

XYZ. La revue de la nouvelle

Promesse de conclusion

Gaëtan Brulotte



Numéro 51, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (1997). Promesse de conclusion. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 87-93.

Promesse de conclusion¹

Gaëtan Brûlotte

De toute évidence le conférencier est en train de perdre le contrôle de lui-même. Son encadrement intratextuel, pourtant si soigneusement pensé, semble sauter, se dérégler. Tout le reste s'en va à vau-l'eau. Obligé de revenir en arrière sur ses explications, il s'embrouille dans le performatif, perd le fil et le fait perdre. Sa performance ressemble à celle d'un cycliste qui chercherait à avancer tout en fixant sa roue des yeux. La conclusion est bien évidemment très... prévisible.

La confusion s'installe dans son discours. C'est comme si un narrateur de nouvelle laissait tomber des... pouvait se permettre des impatiences qui... se mettait à télescoper les... On se sent mal pour lui. Il finit par faire passer ses transparents si rapidement, pour fermer en vitesse cette partie de son exposé, que le public n'a pas le temps de voir vraiment ce dont il s'agit. Le dernier exemple montré semble riche et intéressant, mais un cafard perdu surgit sur l'écran, au milieu des fioritures de lettres et se loge dans une bulle de gri-bouillages cabalistiques comme s'il essayait de les déchiffrer. Tout le monde s'esclaffe. Les dormeurs se réveillent et se joignent au rire collectif. Alors le conférencier y voit sans doute un signe du destin, puisque cette bestiole évoque la mouche que les anciens peintres aimaient représenter dans leurs tableaux, surtout dans les Vanités, pour indiquer la fragilité de tout. Il fait arrêter la machine, soudain effrayé par le silence infini du trou noir insondable de la salle et l'insoutenable limite temporelle de toutes les actions humaines.

1. Ce texte est une forme d'hommage rendu au travail de John Austin, de Shoshana Felman, de Daniel Vandeverken et de Michel Meyer dont il s'est librement inspiré au plan théorique.

« Je dois malheureusement, dit-il en écartant les bras et en levant les épaules, passer un peu vite sur ces transparents. Disons que ce seront des illustrations virtuelles. Je voulais déboucher sur une comparaison entre l'art de la nouvelle et l'art du bonsaï. »

Il montre les trois arbrisseaux à sa droite et le mystère décoratif s'éclaircit.

« Je voulais démontrer leurs points communs ainsi que leurs différences. Le temps pressant, je ne vais que résumer ce que j'avais à vous dire sur le sujet. »

Il pousse les trois arbustes sur le devant de la table.

« Le bonsaï, qui signifie "cultivé dans un plateau", a trois branches généralement, c'est une forme compacte, sans superflu, mais qui finit par adopter les formes tourmentées de son sosie géant. Ainsi de la nouvelle qui comporte, d'après moi, trois éléments classiques resserrés, un début, un milieu, une fin. Même si dans la nouvelle contemporaine on privilégie les séries de points forts plutôt qu'une stricte linéarité, on ne quitte guère la composition ternaire de base. Et on reconnaît dans la nouvelle tous les éléments formels et narratifs essentiels qui se trouvent chez son grand frère, le roman. C'est une sorte de "nature" concentrée comme l'est le bonsaï.

Pour maintenir le bonsaï à l'état nain, on le taille savamment, on le déterre périodiquement, on désépaissit les racines, voire on en supprime. Ainsi dans la nouvelle où l'on doit éliminer avec art ce qui pourrait en accroître le volume. Une même idée de rareté et de dénégation du développement les unit. Les deux se rejoignent encore dans une recherche analogue, tentée dans le but de parfaire en miniature ce qu'on trouve facilement en plus grand. Ces arts reflètent donc des valeurs morales liées à la quête de la perfection. L'imagerie japonaise traditionnelle associe l'arbre nain à la figure du solitaire, sage ou lettré, qui coule des heures douces en se consacrant à des activités paisibles censées élever l'esprit, comme la calligraphie, la poésie, la peinture, et dont les soins aux bonsaïs font partie. En outre, d'une

manière inattendue, la culture de l'arbre nain et le travail de la nouvelle se rapprochent par l'accent mis sur la fonction illocutoire de l'art (sur le destinataire) : parce que ces chefs-d'œuvre que sont les bonsaïs sont très appréciés des connaisseurs, ils sont des instruments privilégiés de communion entre l'auteur et le spectateur. Il y a aussi une performativité de type engageant dans les deux cas : une nouvelle implique une contention de facture et un accomplissement narratif précis ; le bonsaï, une attention extrême, soutenue dans le temps. Les deux supposent ainsi un fort encadrement. Enfin si le bonsaï incarne suprêmement la nature aimée et choyée, la nouvelle représente la littérature célébrée et quintessenciée. Il y a aussi des associations à faire, que je voulais vous montrer sur transparents, entre les rapports qu'entretiennent le bonsaï et le jardin où on le dispose, et les rapports que la nouvelle nourrit avec le contexte du recueil où on l'insère.

La nouvelle et le bonsaï se distinguent en revanche en ce que l'une saisit le présent, souvent même l'instant éphémère, alors que l'autre est un art de la lenteur, puisqu'il lui faut environ trente-cinq ans pour atteindre sa pleine splendeur. »

Dans la salle, un curieux, un seul, se lève pour voir les arbres nains, comme s'il pouvait mieux voir debout, alors que personne devant lui ne le gêne vraiment. Un verre de café s'en voit renversé, un dossier tombe avec bruit. Une dame lui crie de faire attention en pointant la flaque de café. Le secrétaire qui dormait se réveille en sursaut. Toutes les têtes se tournent vers ce curieux, auquel semble s'adresser personnellement le conférencier.

« Vous pourrez venir les apprécier de plus près tout à l'heure, si vous le désirez », dit-il, en replaçant une mèche qui lui retombe aussitôt sur le front. Un chat dans la gorge l'oblige à recourir encore au verre d'eau. Il s'en excuse. Le silence dans la salle est devenu mortel. Il toussote. Il se ressert de l'eau, s'étouffe, s'excuse à nouveau, et reprend le fil, bute sur le mot "nouvelle", qu'il met gestuellement entre guillemets on ne sait trop pourquoi, comme si le mot ne convenait plus au genre qu'il

cherche en vain à décrire. Il annonce enfin qu'il va lire, pour terminer, une conclusion d'un de ses récits brefs qui serait comme une synthèse des diverses forces illocutoires, comme si une conclusion coupée de son contexte pouvait prouver quoi que ce soit. Il s'exécute vite, en lisant sans respecter aucune ponctuation, sans laisser respirer le texte. Il rate ainsi son impact et il en est sans doute conscient, car il est homme à sentir son public. Comme pour compenser, il se met à lire fâché, sur un ton colérique, de manière à dramatiser la fin du texte, et créer un lien illocutoire.

Dans la salle, un auditeur peu impressionné, les lèvres avancées en une moue pensive, fait ostensiblement des dessins. Il n'aura pas vu le coursier qui, pendant que le conférencier lisait son extrait, est passé peu discrètement devant l'orateur entre la tribune et le premier rang, pour apporter le texte retapé de l'annonce que le secrétaire avait précédemment pu réécrire tout en ne manquant rien de la conférence. Voilà encore au moins une promesse qui sera tenue. La présidente, en suçant ostentatoirement un bonbon sans doute anti-histaminique, passe un mot au conférencier, qui le lit tout haut à la salle : « Plus qu'une minute ! Concluez ! ». Il pose le papier. « C'est plus facile à dire qu'à faire », grommelle-t-il. « Comment conclure ? Là est bien tout le problème. » Il reprend alors sa laborieuse réflexion sur le performatif, en précisant qu'il n'est qu'auteur et non linguiste ou logicien, qu'il ne faut pas lui en tenir rigueur s'il est approximatif.

« Bref, dit-il, comme la nouvelle me paraît davantage gouvernée par le performatif, comme l'économie conceptuelle du performatif régit son écriture, elle est susceptible non pas de vérité ou de fausseté, comme je l'ai dit, mais bien de réussite ou d'échec. Cette dimension la distingue aussi du fait divers, duquel on la rapproche souvent, qui, lui, se soucie plus de la vérité. Un fait divers ne réussit pas ou n'échoue pas. La nouvelle oui.

Or, le "nouvellier" étant grand prometteur, puisque c'est le Don Juan de la littérature, combien de fois il lui arrive de pro-

mettre une action qu'il n'a pas du tout l'intention de réaliser. À la limite, tout ce qu'il peut implicitement dire, c'est : je promets un texte à lire, je promets un énoncé, lequel sera une promesse d'énoncés eux-mêmes prometteurs. La nouvelle contemporaine, quand elle ne conclut pas, c'est-à-dire quand elle privilégie une finale ouverte, ce qui lui arrive souvent, manque à sa parole, elle manque le constatif du performatif. Elle en arrive à ne promettre rien d'autre que de continuer à promettre. À son meilleur, la fin d'une nouvelle, c'est ainsi la promesse de recommencer, la promesse de promettre à nouveau. Ce en quoi elle est bien proche de l'entreprise donjuanesque, entreprise performative par excellence. »

Une à une, deux autres personnes sortent de la salle, la première très discrètement et l'autre en claquant la porte. La présidente passe au conférencier un deuxième mot, que le conférencier lit encore tout haut : « Temps alloué dépassé. Concluez de grâce ! » Décontenancé, il dit : « Je conclus donc — ce qui est, soit dit en passant, un bon exemple d'expositif. Je saute », continue-t-il en enlevant une page de son texte, puis en cherchant, dans ses feuilles, à supprimer, à escamoter. « J'abrège donc », répète-t-il en enlevant deux autres pages. Puis il parcourt en silence des passages de son texte, tente de repérer un point d'ancrage pour la suite et pour conclure. « Comme on le voit, j'accomplis et affirme accomplir un acte illocutoire par le fait de déclarer littéralement que j'accomplis cet acte. J'en arrive à la conclusion », annonce-t-il enfin. « J'avais promis de conclure ce colloque et j'ai le sentiment d'avoir tenu ma promesse, malgré les incidents de parcours, puisque je suis là en train de la réaliser. Aux experts d'évaluer si c'est un acte performatif réussi ou pas et satisfaisant ou pas. Notez qu'il peut arriver qu'une nouvelle promette et ne réalise pas sa promesse : pourtant on peut aussi percevoir qu'elle réussit son acte. C'est sans doute là le scandale de la littérature.

Ainsi pour terminer, dans ma seconde partie que je ne vous lirai pas aujourd'hui, j'aurais voulu parler de la connotation autonymique qui est une composante majeure de la nouvelle,

surtout dans celle du XX^e siècle. La nouvelle est un genre qui connote sa littérarité et donc son appartenance à la littérature : elle dit sans cesse “je suis une nouvelle” par sa brièveté, le contexte où elle apparaît, l’importance du non-dit, les renvois du récit à sa finale, qui en organise plus ou moins l’économie interne. Mais la connotation autonymique n’est pas le propre de la nouvelle puisqu’on la retrouve dans toute la littérature en général. Elle n’est même pas le propre de la littérature en général, puisque, par exemple, la recette de cuisine se connote aussi elle-même comme recette, ou l’article de loi comme article de loi. Ce qui revient à dire que pour définir la nouvelle, il faudrait pouvoir arriver à décrire les moyens précis qu’elle emploie pour se connoter autonymiquement. Je pourrais vous en parler longuement. »

La présidente lui passe un troisième avertissement. Le conférencier tend la main gauche vers le papier qu’il prend sans tourner la tête, sans même regarder, car il est absorbé à chercher une conclusion dans son texte. La salle éclate de rire devant ce flegme et applaudit le conférencier, qui se voit ainsi arrêté, faute d’avoir pu conclure, au milieu de ses feuilles éparées.

Il ajoute en ultime remarque en haussant la voix au milieu des bruits de chaises : « Il y a là sur la table une pile d’exemplaires gratuits du texte de ma conférence, “Promesses de conclusion”, 1^{re} et 2^e parties, dont le titre officiel est... » D’un geste autoritaire, la présidente l’interrompt. « Et lisez des nouvelles, c’est tout ce qui compte pour finir », conclut-il.

Aucune question ne venant heureusement de la salle, la présidente lève la séance et, son bonbon dans la bouche l’obligeant à grimacer pour parler, remercie brièvement le conférencier et les organisateurs avant de déclarer le colloque enfin clos. L’appareteur, qui avait remballé son appareil depuis longtemps, remet ses transparents au conférencier qui les range avec son texte dans son attaché-case. Ce dernier place ses bonsaïs dans un carton qu’il a sorti de sous la table. En soupirant sur le travail inutile, il se résigne, selon toute apparence, à abandonner sa

pile de photocopies, restée malheureusement vierge, pile qu'on l'avait aidé à transporter jusque-là. Peut-être imagine-t-il, en une seconde déprimante, le personnel de nettoyage jeter ses textes à la poubelle, comme de vulgaires rebuts sans sens. Les bras chargés, il s'apprête à quitter la salle à son tour, mais en descendant de la tribune, il oublie la marche et trébuche. Ses précieux bonsaïs s'écrasent aussitôt au sol sous son poids. Une perfection détruite en une minute folle, trente-cinq ans de maturation et d'art engloutis en un instant de contingence absurde. Le cafard sur l'écran était donc bel et bien un signe. Mais personne ne s'aperçoit de la catastrophe, personne ne se rend compte de son ampleur subjective. Voilà un accident, dirait le conférencier, dont la force illocutoire est absolument nulle, ou presque. Tous se sont déjà précipités au cocktail de fermeture, excepté le secrétaire, qui, monté sur la tribune pour lire son texte remanié, enlève ses lunettes avec sidération devant la salle désertée et décide d'essayer d'aller lire son annonce du prochain colloque au cocktail. Avant de joindre l'exode général, il se tourne maternellement vers le conférencier, qui a du mal à se relever de sa chute, pour lui demander s'il ne s'est pas blessé, et, n'attendant même pas la réponse, le remercie pour la forme, en lui disant que c'était bien intéressant. Et il s'empresse de lui tourner le dos et de sortir².

2. Ce texte constitue la dernière partie, de trois, de la conférence de clôture prononcée par Gaëtan Brûlotte lors du colloque sur la nouvelle à l'ACFAS à l'été 1996.